

SOUTENIR LES START-UP – GENILEM

Par Camille Andres

La corde à linge, lessive écologique et locale

Produire local ! C'est l'une des nombreuses exigences d'Anne-Julie Beroud, qui a fondé La corde à linge, lessive écologique et genevoise. Un critère en passe de devenir un modèle d'affaires.

En 2016, alors qu'elle recherche une lessive écologique Anne-Julie Beroud réalise qu'aucun produit suisse n'est disponible sur les étals des magasins. Elle se lance dans une création maison, qui fait florès dans les réseaux écologistes.

L'éducatrice sociale décide de tenter l'aventure de l'entrepreneuriat. Pour parfaire sa formule de lessive, elle se tourne vers les étudiants de l'école de chimie de Fribourg, qui posent les bases de son actuel produit. Pour atteindre sa formule magique, elle noue un partenariat avec l'entreprise Idéal chimique. En 2019, l'équilibre est trouvé : il mêle savon de Marseille et de Genève (à base d'huile de tournesol), carbonate, bicarbonate, et un liant. «Pas de colorant, pas de parfum, pas de conservateur ni d'huile de palme : le combat c'était de trouver un liant sans huile de palme ni dérivé de pétrole.» À la déception de l'entrepreneure écologique, le seul produit qui respecte tous ces critères comporte... de la noix de coco. «Sans cela, on aurait eu un produit 100 % européen!». Pour autant, Anne-Julie Beroud n'estime pas avoir fini de développer sa lessive : «C'est un processus continu.»

Basée au Petit-Lancy, La corde à linge occupe quatre personnes à temps partiel en plus de sa fondatrice. La fabrication est assurée dans des ateliers protégés par des personnes à l'AI, au moyen d'une ancienne mélangeuse à lait adaptée sur mesure. La livraison se fait à vélo, un système d'achat en vrac a été mis en place, et les barriques vides sont récupérées et rechargées. L'entreprise compte 32 points de vente aujourd'hui. Cette formule ultra locale lui permet d'assurer une production à flux tendu, qui oscille selon la demande de 800 (lors de congés) à 2000 litres par mois (juste avant le confinement). Outre les fonds personnels de la fondatrice, et un emprunt, l'entreprise a obtenu ses financements par crowdfunding, et grâce au prix de développement durable de la ville de Genève (20000 francs). Depuis un an, ses ventes lui permettent de se financer.

Quel impact a eu la pandémie sur votre entreprise ?

Anne-Julie Beroud : Nos ateliers ont fermé puis rouvert rapidement pour produire du désinfectant pour les mains. Finalement produire très localement nous a sauvés, nous avons pu continuer à tourner ensuite ! La fermeture des frontières m'a beaucoup interpellée, puisque carbonate, bicarbonate, et savons de Marseille restent produits en France. La mondialisation montre notre dépendance et m'a encore davantage donné envie de produire hyper-localement.

Comment Genilem vous a-t-elle aidée ?

Je me suis lancée dans l'entrepreneuriat pour allier mes convictions écologiques et sociales, or, dans le développement durable l'aspect économique est déterminant aussi. Genilem me rend attentive à ces aspects, aux coûts. De plus, avant, je fonctionnais sur un an. Avec Genilem, j'ai appris à avoir un regard sur trois ans, ce qui m'a beaucoup aidé.

Comment imaginez-vous le développement de votre entreprise ?

J'aimerais planter des microsites de production comme le nôtre dans d'autres villes, pour assurer une petite production locale à la demande. Nous avons commencé à livrer d'autres cantons depuis peu, et comme nous ne pouvons pas le faire en triporteur, cela pose la question des camions. Dès que nous aurons atteint une masse de consommateurs critique, j'aimerais développer ces sites locaux. Reste à savoir com-

ment les financer puisque nous ne voulons pas prendre de crédits de banques qui ne rentrent pas dans nos valeurs...

À plus long terme, j'aimerais encore améliorer notre lessive et poursuivre le travail de recherche avec la Haute école de chimie de Fribourg pour imaginer d'autres produits, par exemple pour la vaisselle.

Quels sont les défis d'une entrepreneure sociale ?

Ce qui me questionne c'est notre système économique, le capitalisme, où tout est dicté par le profit. Je pensais que je pourrais fonctionner autrement. Une part de moi se donne d'autant plus que je crois qu'un changement est possible. Mais j'ai parfois envie de baisser les bras. Même mes clients les plus «écologiques» sont ancrés dans cette logique. Or, tant que le profit domine les échanges, un changement fondamental ne pourra pas avoir lieu. ■

